
FUNÉRAILLES

DE

CHARLES RICHEL

Membre de la Section de Médecine et Chirurgie,

à PARIS,

le vendredi 6 décembre 1935.

DISCOURS

DE

M. JEAN-LOUIS FAURE

Membre de l'Académie des sciences.

L'Académie des Sciences, l'Académie et la Faculté de Médecine, et aussi les amis de Charles Richet, m'ont demandé de venir, en leur nom, lui dire le dernier adieu. Je le connaissais depuis un demi-siècle. Il m'avait donné son estime et honoré de son amitié. Et me voici profondément ému devant ce qui reste d'un homme qui emporte avec lui dans la mort une des gloires les plus rayonnantes de la science universelle.

Avec Charles Richet disparaît un de ces hommes qui passent à

travers le monde en laissant derrière eux cette renommée qui n'est donnée qu'à ceux qui ont été marqués par le destin pour prendre place parmi les héros de l'esprit.

Il a, pendant bien des années, poursuivi ses travaux dans son laboratoire, avec la patience et la précision nécessaires à l'étude des phénomènes de la vie. Il a tiré de ce labeur prolongé des notions positives et des découvertes qui le mettent au premier rang de ceux qui ont dévoilé quelques-uns des mystères de la biologie. Mais ce n'est pas là, en vérité, qu'il faut chercher le témoignage de sa grandeur et la marque de son génie! C'est dans les grands coups d'aile qui l'ont, à plusieurs reprises, transporté dans les régions supérieures où parviennent seulement ceux qu'inspire la flamme sacrée et qui sentent en même temps palpiter sous leur front et battre dans leur poitrine un esprit libre et un cœur généreux.

Les débuts dans la vie lui avaient été faciles. Son père, le Professeur Alfred Richet, magnifique chirurgien, que je vois encore, dans son service de l'Hôtel-Dieu, pratiquant avec le calme, l'élégance et la sûreté des vieux chirurgiens d'autrefois, cette terrible opération qu'était alors une désarticulation de la hanche, — son père, par sa haute situation, lui avait aplani bien des difficultés. Mais si ces facilités furent sans doute pour quelque chose dans la rapidité de ses succès, elles n'étaient pour rien dans les hautes qualités de son esprit et dans l'éveil précoce de son talent.

C'était, avant tout, un esprit libre, et si, comme le voyageur qui cherche une terre nouvelle à travers les mers ténébreuses, il s'est lancé, lui, le savant, lui l'expérimentateur, à la poursuite de problèmes et peut-être même de chimères, au risque de s'y briser les reins, — s'il a eu le courage d'affronter les sourires et les sarcasmes, c'est parce qu'il savait qu'à côté des vérités profondes et définitives que les savants ont à jamais tirées de la nuit du passé, il y a encore bien des choses que nous ignorons et que nous devons chercher à connaître. Et ses courses aventureuses dans le domaine difficile-

ment accessible de la « métapsychique », où les problèmes ne peuvent être résolus ni par une indifférence trop facile, ni par des railleries plus faciles encore, mais par des expériences bien conduites, sont précisément un des témoignages les plus puissants et de sa sincérité de savant et de l'indépendance de son esprit.

Il est impossible de séparer, dans l'œuvre d'un homme comme Richet, ce qui est dû à ses qualités de savant de ce qui a été enfanté par son imagination de poète et par son âme de rêveur. Et c'est ce qui lui donne une place éminente, mais absolument personnelle, parmi les hommes qui ont fait le plus d'honneur à l'intelligence humaine.

Il avait fait de beaux travaux de physiologie, en particulier sur la chaleur animale et le mécanisme de la régulation thermique. Mais sa découverte la plus retentissante, celle qui fut, pour ainsi dire le couronnement de toutes les autres, et dans laquelle il eut pour collaborateur Portier, fut celle de l'*anaphylaxie*.

Dans le monde encore incertain des vaccinations et de l'immunité, il a vu qu'il y avait aussi dans l'organisme, sous l'influence de l'injection de certaines substances, une sensibilisation excessive, au lieu d'une atténuation des accidents. Si bien que les phénomènes toxiques qui accompagnent une seconde injection, ou des injections successives sont au contraire aggravés et peuvent même entraîner des phénomènes mortels. En 1913 le Prix Nobel vint consacrer cette découverte et la gloire de son créateur.

L'esprit souffle où il veut ! Et lorsqu'une grande méthode vient prendre dans la thérapeutique universelle et pour ainsi dire dans la vie de l'humanité une place comme celle que tient actuellement la *sérothérapie*, il est bien difficile de démêler, dans le cheminement des idées, la route obscure parcourue par tous ceux qui ont participé à cette grande œuvre.

Mais l'histoire est là, et c'est à Charles Richet qui travaillait avec Héricourt, qu'est due la conception première de cette révolution.

C'est une de ces inspirations prophétiques qui, il y a déjà plus d'un demi-siècle, ont illuminé d'éclairs cette intelligence encore dans tout l'éclat de sa jeunesse.

L'idée, qui nous paraît aujourd'hui si simple, de traiter une maladie virulente par l'injection du sérum d'un animal naturellement réfractaire ou artificiellement immunisé, est née en 1888. Mais de 1888 à 1894, Richet et Héricourt s'acharnèrent à appliquer le traitement nouveau, et sans aucun résultat, à la tuberculose. Behring et Roux l'appliquèrent à la diphtérie. On sait la fortune de cette admirable méthode. On sait ce qu'elle a donné et donne chaque jour, contre la diphtérie, contre le tétanos, contre d'autres affections encore. Des millions d'enfants préservés de la diphtérie, des millions de soldats sauvés du tétanos seraient-ils aujourd'hui vivants, si l'étincelle n'avait pas, en une heure sublime, illuminé l'esprit de celui qui est là, couché dans ce cercueil, dans la magnifique sérénité de la mort?

Il y a quelques années l'Académie de Médecine avait voulu célébrer d'une façon digne de lui le jubilé du plus illustre de ses membres. On avait organisé, dans la salle des Pas-Perdus, une exposition où figuraient des livres, des instruments, des souvenirs de toute espèce — parmi lesquels le magnifique parchemin du Prix Nobel, qui attirait tous les regards.

Mais il y avait aussi, exposé sur un chevalet, dans un cadre modeste, une photographie qui représentait, en haut d'une colline, et prêt à s'élancer sur une glissière inclinée, un avion d'assez grande taille, avec ses ailes et son fuselage, et ses haubans, pareil à ceux que nous avons tous vu. Il n'y manquait que le moteur. Au-dessous, ces simples mots: Souvenir d'Octobre 1890.

Car il avait été un des pionniers de l'aviation, alors qu'elle n'éveillait encore que des espérances, chez ceux qu'illuminait la foi et qui, parmi l'indifférence et le scepticisme des foules, comme les missionnaires du désert, risquaient leur vie pour leur idée.

Il a cru, lui, à son triomphe! Il y a contribué de ses mains et de son esprit. Il en a donné la passion à Louis Bréguet, qu'il a connu

tout enfant, et qui porte aujourd'hui un des plus grands noms de l'aviation contemporaine.

Et quand les temps où nous vivons seront entrés dans la Légende, le nom de Charles Richet partagera la gloire impérissable de ces héros de l'air qui, plus heureux qu'Icare et plus grands que Vinci, ont réalisé leur rêve, et par-dessus les monts, les plateaux et les plaines, par delà les déserts sans fin et les océans sans limites, ont ouvert aux hommes les routes du ciel!

Il était bon, d'une bonté active et agissante. Il était d'une générosité sans limites. Il se passionnait pour toutes les nobles causes, pour ce qu'il croyait être le droit, la vérité, la liberté, la justice. Il avait une âme d'apôtre. Il voulait voir la paix régner entre les hommes. Il y croyait peut-être! Il avait connu, cependant, la guerre de 1870. Il était à la bataille de Champigny. Il devait revoir le drame affreux que nous avons vécu et qui lui prit un de ses fils, ainsi qu'un de ses gendres. Il l'avait même vu de près. A 65 ans il alla passer deux années dans un grand hôpital du front, derrière le Chemin-des-Dames! Et l'humble croix de Guerre qu'on a mise sur son cercueil, parce qu'il la préférait à toutes ses décorations, était pour lui le témoignage de l'exemple magnifique qu'il avait donné. Car son amour passionné de la paix s'alliait dans son cœur et dans sa raison avec la défense du sol de la patrie. Il voulut y participer, et dans un poste de combat d'où son âge eût dû l'éloigner!

Mais la guerre ne suffit pas à ébranler sa foi. Il pensa que si l'âme humaine recélait dans ses profondeurs tant de puissances malfaisantes, il fallait leur opposer les forces du bien; il fallait plus que jamais travailler à l'éclairer, à l'élever, à la conduire vers les sommets éclatants où règne la justice, la bonne foi, la fraternité entre les hommes! Et comme ceux qui sont naturellement bons, son optimisme ne l'a jamais abandonné. Il a vécu dans l'espérance!

Son éloquence était le reflet de sa pensée: lorsqu'il parlait, debout, avec sa haute taille, de sa voix un peu sourde, il avait une façon

qui n'était qu'à lui de dresser la tête, en levant le bras vers le ciel. Il semblait que les paroles qui sortaient de ses lèvres montaient de sa poitrine où brûlait le dieu intérieur, cet enthousiasme qui communiquait à sa voix les accents d'une âme inspirée!

Je ne m'en suis jamais si bien rendu compte que le jour où, à l'Académie de Médecine, à l'occasion du centenaire de son maître Marey, après avoir péniblement gravi les deux marches de la tribune, il jeta devant lui le rouleau de papier qu'il avait à la main, et nous tint tous pendant une heure sous la domination d'une éloquence où palpitait à chaque instant le reflet des grands souvenirs!

Et je le vois encore, lorsque, à l'Académie des Sciences, devant tous ses confrères debout et recueillis, il adressa les paroles d'adieu à la mémoire d'Emile Roux, que la mort venait de nous prendre.

Il vivait dans le commerce des grands esprits qui ont apporté quelque chose au patrimoine intellectuel de l'humanité. Il était lui-même de ceux qui travaillent à cette grande œuvre. Il lisait beaucoup. Il écrivait peut-être plus encore! Livres d'histoire générale, ouvrages de philosophie qui portent la marque de son esprit accessible à tout ce qui touche à l'évolution des idées dans le monde, aux questions sociales, aux grandes paroles de paix, si nécessaires dans le monde tourmenté où nous a jetés le destin!

Mais son âme de poète ne s'exaltait pas seulement dans l'imagination scientifique. Elle se dépensait aussi dans les œuvres purement littéraires. Il a laissé deux drames, la *Mort de Socrate* et *Circé*, écrits, comme il le dit lui-même, en fervente admiration de l'esprit grec.

Et quel ne fut pas l'étonnement des membres de l'Académie Française, lorsqu'ils s'aperçurent que le prix de poésie, consacré en 1914 à l'éloge de Pasteur, avait été décerné à un de leurs confrères de l'Académie des Sciences, qui venait de recevoir, quelques mois auparavant, le prix Nobel de physiologie!

Enfin, il a publié un recueil de fables charmantes dont beaucoup pourraient prendre place dans le livre du grand fabuliste. . .

Richet était un de ces hommes comme il s'en rencontre un ou

deux par génération, qui peuvent franchir d'un pas égal la porte de l'Académie Française et l'Académie des Sciences. Les circonstances ne l'ont pas permis, mais sa gloire n'en est pas moins grande.

Il vivait ainsi dans un idéal supérieur. Mais il était de ceux qui pensent que, pour qu'un peuple puisse parler au nom de la justice il faut qu'il ait la force, et la sève, et la vie. Parmi l'indifférence universelle, il a combattu pour la grande cause de la natalité française. Il a combattu par la plume et par la parole. Il a combattu par l'exemple. Avec l'admirable compagne de sa vie, il a fondé une famille digne d'elle et digne de lui ! Et puisque l'heure est arrivée de la grande séparation, qu'il me soit permis de dire ici à cette noble femme, au nom de ceux qui ont été les témoins de sa vie, la gratitude de tous pour la part qu'elle a prise à l'œuvre de celui auquel elle a, pendant soixante années, consacré les trésors de sa tendresse et l'appui de son dévouement ! Du meilleur de son âme et de son cœur, elle a façonné l'âme et le cœur de ses enfants. Puisse-t-elle contempler pendant longtemps encore, comme une aïeule vénérée, l'œuvre de sa chair et de son âme, ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants, réunis autour d'elle et qui pleurent aujourd'hui celui qu'ils ont perdu, — si c'est perdre quelqu'un que de le voir partir, chargé d'ans et de gloire, au soir d'une vie magnifique, dans l'émotion de tous et le respect universel !

Et puis, il laisse aussi, parmi les siens, continuant dans sa famille la noble tradition médicale, son fils Charles Richet, qui porte dignement un nom lourd à porter, et mon ami Lesné, qu'il chérissait comme un fils.

Il attendait la mort sans trouble et sans angoisse, et sa philosophie ne s'en effrayait pas. Elle est venue, paisible et douce, comme il méritait qu'elle vint !

Pour la première fois, ce grand travailleur connaît le vrai repos. Il a quitté les agitations de la terre pour le calme et pour le silence !

Et nous, qui demeurons encore sur cette terre des vivants, nous qui nous demandons si le monde ébranlé retrouvera son équilibre, et si nous verrons quelque jour se lever le soleil sur une humanité débarrassée de la folie des hommes, — prenons exemple sur celui auquel j'adresse en ce moment le dernier adieu, parce que, dans sa longue vie, dans ses joies et dans ses misères, il a toujours, au fond du cœur, gardé l'invincible espérance!